

# LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

**Brand WHITLOCK**

1914. Chapitre XIII : « Rumeurs ».

Bismarck a dit que les rumeurs ne se propagent jamais comme en temps de guerre. Nous ne pouvions remonter à l'origine de ces rumeurs ; une fois, pourtant, je pus étreindre le fantôme d'un de ces faux bruits. Il s'agissait de télégraphie sans fil ; quand les gens ne voyaient pas des espions, ils entendaient le déclic d'appareils télégraphiques. Un matin, à 8h30, on m'annonça la visite de M. Carton de Wiart ; je trouvai l'élégant ministre de la Justice dans mon cabinet, l'air hagard après des nuits sans sommeil, mais correct et soigné comme toujours, en chapeau haut de forme et redingote. Il m'informa que le Gouvernement belge avait appris de source sûre qu'il y avait un appareil de télégraphie sans fil sur le toit de la Légation d'Allemagne ; les gardes civiques postés, à ma demande, pour protéger la Légation, l'avaient entendu fonctionner la nuit. Le Gouvernement désirait être correct, et comme il n'y avait pas de précédents, le ministre proposait que le procureur du Roi et quelques juges de la Cour

de Cassation fissent une enquête, et d'une façon régulière, officielle et légale, établissent les faits.

- *Mais – dis-je –, il y a un moyen beaucoup plus pratique !*
- *Lequel ?*
- *D'aller voir. Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas ? ... Allons-y !*

Il fut surpris mais consentit. Je lui demandai de trouver un expert en télégraphie sans fil. Il revint une demi-heure plus tard avec un expert, jeune homme agile, portant des souliers à semelles en caoutchouc. Nous nous rendîmes, avec Gibson et de Leval, à la Légation d'Allemagne. Les gardes civiques de service nous assurèrent, avec ensemble, qu'on entendait encore bourdonner l'appareil ; nous allâmes chercher le vieux Grabowski tout saisi et, sous sa conduite, montâmes au grenier. Il ouvrit une trappe dans le toit et l'air exquis du matin nous arriva d'un coin du ciel bleu ; il produisit une échelle et j'invitai M. Carton de Wiart à monter, mais le ministre de la Justice, qui est grand et fort, ne voulut pas s'aventurer sur ce frêle escalier ni sur le toit en pente.

Je montai donc, suivi de l'expert et de Gibson, et nous grimpâmes sur les tuiles, parmi les tuyaux de cheminées. Monsieur l'expert se promena partout, coupa quelques

fil de fer – de téléphone, sans doute – et hocha la tête : pas de *sans fil*, nulle part. Pendant que nous cherchions, je vis à ma grande surprise, presque à mes pieds, une trappe s'ouvrir doucement et voici que, pareille au soleil du matin, parut une belle figure au teint mat, aux cheveux soigneusement peignés, au monocle fixé dans l'oeil gauche étonné, au faux-col haut et droit, la cigarette à la bouche, puis une cravate en papillon par-dessus un veston coquet et des mains élégantes aux ongles manucurés ; c'était Senhor Félix Cavalcanti de Lacerda, secrétaire de la Légation du Brésil, dont l'immeuble est adjacent à celui de la Légation d'Allemagne. Cavalcanti était muet de surprise, mais je compris la situation, le saluai et lui dis :

- *Si je viole le territoire brésilien, c'est tout à fait par erreur et sans intention, et je vous en présente officiellement des excuses.*

Il rit et je m'expliquai ; il me dit que son chef, voyant quelqu'un sur le toit de la Légation, l'avait envoyé voir ce qui se passait.

Et pendant que nous parlions, soudain, un bruit, un son martelé se fit entendre, interrompu par ce qui aurait pu représenter des points ou des traits : *zsszzt – zsszzt – zzt – zs – zt - zssssssttss*, exactement comme dans les appareils de télégraphie sans fil que j'avais

entendus sur les navires en traversant l'Atlantique! Monsieur l'expert leva la tête, tendit l'oreille, et nous fixâmes des yeux l'endroit d'où venait le son ... C'était une girouette rouillée criant au vent ! Ainsi finit l'événement, au grand regret des gardes civiques que nous renseignâmes en descendant.

C'est par M. Carton de Wiart, ce matin-là, que nous reçûmes les premières nouvelles des horreurs de Visé (\*) ; les Allemands, après leur échec à Fléron, avaient brûlé la ville et fusillé les habitants.

Quand nous rentrâmes à la Légation, des Allemands encombraient les vestibules, transformant la Légation en un asile d'aliénés. Cette foule augmenta dans la journée et, comme la nouvelle se répandait que nous étions chargés de la protection des intérêts allemands, des groupes d'oisifs et de curieux se formèrent dans la rue de Trèves. Et tout à coup, sur la fin de l'après-midi, dans ce *pandémonium*, éclata le bruit d'une querelle : nous entendîmes des cris de colère, des coups sur les portes extérieures ; la foule s'était jetée sur un Allemand qui entrait et, quand la porte s'était refermée derrière lui, s'était ruée sur la porte. Mais l'excellent de Leval harangua la foule, pendant que l'Allemand se blottissait derrière un des classeurs en acier de la chancellerie. Nous téléphonâmes aux autorités et, une demi-heure après, un détachement de

gardes civiques se postait devant la Légation, faisant des patrouilles dans la rue ; tout rentra dans le calme et nos Allemands effrayés attendirent le train que l'on organisait pour eux.

Il y avait ce soir-là une réunion du corps diplomatique à la Nonciature ; M. de Barros-Moreira, ministre du Brésil, vint me chercher et nous partîmes ensemble. Comme nous descendions l'escalier pour sortir, nous vîmes dans le hall une femme en pleurs et son mari, un Allemand, assis à côté d'elle, dans une muette mélancolie teutonne ; près d'eux un petit garçon aux boucles d'or, un des plus jolis enfants que j'aie vus, une figure d'ange de Raphaël, contemplait d'un regard interrogateur le visage désolé de sa mère. Je reconnus dans la femme une Américaine qui était venue la veille ; elle avait, disait-elle, épousé cet Allemand dans l'État d'Iowa où, pendant des années, le mari avait fait de bonnes affaires. Mais il avait négligé la naturalisation, et cet été, pendant une visite en Europe, surpris par la guerre, il devait retourner en Allemagne pour être incorporé dans l'armée. Devant cette perspective ils étaient atterrés.

En me voyant la femme se leva, me saisit la main comme si j'étais son dernier refuge et, avec des sanglots et des lamentations à briser le coeur, tomba à genoux, refusant de lâcher ma main et se traînant tragiquement devant moi.

Barros-Moreira était impressionné par la scène, surtout par la figure du petit garçon qui recevait là son baptême des misères de ce monde. Je ne savais que faire. J'éprouvais l'embarras des gens de notre race en de telles situations ; je dégageai ma main, embrassai l'enfant et partis, car nous devions aller à cette réunion, mais la femme se traîna derrière moi jusqu'à la porte ...

Barros-Moreira et moi nous rendîmes en auto à la Nonciature où, après les salutations d'usage, nos collègues formèrent un grand cercle dans une salle tendue de cramoisi. Le nonce présidait, assis sur un divan et penché devant une petite table, sa grande croix pectorale en or tintant contre la chaîne qui ornait sa soutane de pourpre, sa main blanche et délicate, à l'anneau archiépiscopal, faisant des gestes gracieux. Il expliquait que la Cour irait probablement à Anvers dans un jour ou deux et que dans ce cas nous devrions la suivre. On discutait ce sujet, entre diplomates, depuis la séance du mardi. J'étais opposé au départ, du moins pour ceux d'entre nous qui représentaient des nations neutres, car je sentais qu'il y aurait du travail pour nous dans la capitale.

Le marquis de Villalobar était du même avis; nous nous étions entendus pour résister à l'exode. Nous présentâmes tous deux nos arguments contre le projet ; quelques autres

prirent la parole. La conversation se prolongea indéfiniment en un français parlé avec tous les accents du monde, puis les domestiques apportèrent du vin, du thé, des cigares et des cigarettes ; le grand salon rouge s'emplit d'un nuage de fumée et tout le monde se mit à parler à la fois. Finalement on décida, par un vote, de partir, bien qu'il y eût certaines réserves mentales. M. Djuvara, ministre de Roumanie, s'assit à la table du nonce pour transcrire la résolution ; Villalobar, Klobukowski, le nonce, Blancas (\*\*) et moi lui donnions les conseils.

En rentrant, j'appris que ma femme, nos mères et Miss Lamer avaient fait monter chez elles le petit garçon et joué avec lui toute la soirée, puis, que Gibson avait conduit la famille en auto au Cirque royal, auprès des Allemands qui devaient partir par le train des réfugiés. J'eus la vision de cet innocent enfant, si brillant, si joli, et de cette famille s'engouffrant dans la tourmente et disparaissant ... Vers quel destin ? Nous ne le saurions jamais, me disais-je, nous ne reverrions jamais aucun d'eux ...

Si, cependant. Quelques jours après que les Allemands se furent établis à Bruxelles, le père du joli petit garçon prit une chambre dans la rue Saint-Boniface, près de l'appartement de Gibson dont, en sa qualité d'espion allemand, il surveilla tous les mouvements.

**Brand WHITLOCK**

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur Paul de Reul, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges. »  
**Nous les reproduisons** d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

### Notes.

Traduction française : « *Rumeurs* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XIII (1914) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 39-43. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre 14 (« *Rumour* »), volume 1, pages 52-56, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2014.pdf>

Il est à noter que le chapitre 12 originel, « *The naïvetés of History* » (volume 1, pages 43-45), n'a pas du tout été traduit en français. Version anglophone :



<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2012.pdf>

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son *Diario de un testigo (La guerra vista desde Bruselas)* :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: [www.idesetautres.be](http://www.idesetautres.be)

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140805%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140805%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20DESDE%20BELGICA%20FR.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140805%20PAYRO%20DAGBOEK%20VAN%20EEN%20GETUIGE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>

(\* ) Concernant **Visé**, c'est mentionné aussi dans :

Roberto J. Payró ; « *Diario de un incomunicado. La guerra vista desde Bruselas (4-5)* », in LA NACION ; 21-22/11/1914.

<http://www.idesetautres.be/upload/19140814%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19140814%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

Roberto J. Payró ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; peregrinación a las ruinas (17-19)* » ; in LA NACION ; 04-06/12/1914.

<http://www.idesetautres.be/upload/191412J%20PAYRO%20PEREGRINACION%20A%20LAS%20RUINAS.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/191412J%20PAYRO%20PEREGRINACION%20A%20LAS%20RUINAS%20FR.pdf>

Roberto J. Payró ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo. En Holanda (26-28)* » ; in LA NACION ; 28-30/12/1914.

<http://www.idesetautres.be/upload/19141022-1102%20PAYRO%20EN%20HOLANDA.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19141022-1102%20PAYRO%20EN%20HOLANDA%20FR.pdf>

Le rapport N°3 de la Commission d'enquête concernant la « violation du droit des gens en Belgique », clôturé le 10 septembre 1914, est principalement relatif à Louvain (Leuven) et à **Visé** : « Sac de Louvain – **Sac de Visé**. Environs de Louvain, de Malines et de Vilvorde ». Nous en proposons une version JPEG :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140910%20RAPPORT%203%20LOUVAIN%20%20VISE%20VIOLATION%20DROIT%20GENS%20EN%20BELGIQUE.zip>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a

dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user\\_upload/publications/Fichier\\_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

(\*\*) Roberto J. Payró a notamment rendu un hommage à Alberto Blancas, ambassadeur d'Argentine en Belgique pendant la guerre 1914-1918, dans « *La actuación del doctor Blancas* », in *La Nación* ; 17/02/1919. Même si Roberto J. Payró était ressortissant d'un pays neutre, il lui doit une « *fière chandelle* », lors de son arrestation du 22 septembre 1915. Roberto J. Payró avait en effet enfreint plusieurs arrêtés des Allemands, « *au nez et à la barbe* » de leur censure. Il s'en est fallu de peu qu'on le fusille comme Edith CAVELL ...

Voir : « *Roberto J. Payró : su arresto en Bruselas* », in ***La Nación*** ; 15/12/1915 :

<http://idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTO%20PAYRO%20EN%20BRUSELAS%20LA%20NACION%2019151215.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTO%20PAYRO%20EN%20BRUSELAS%20LA%20NACION%2019151215.JPG>

« *Roberto J. Payró : son arrestation à Bruxelles* » :

<http://idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTATION%20PAYRO%20A%20BRUXELLES%20LA%20NACION%2019151215.pdf>

« *Une primeur pour nos lecteurs. Sous l'Occupation : M. Roberto J. Payró* », est paru dans ***Le Cri de Belgique*** (organe hebdomadaire des intérêts belges dans l'Amérique du sud) ; Buenos Aires ; 17 janvier 1920, numéro 223. On y évoque notamment son arrestation du 22 septembre 1915.

<http://idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTATION%20PAYRO%20CRI%20DE%20BELGIQUE%2019200117.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19150922%20ARRESTATION%20PAYRO%20CRI%20DE%20BELGIQUE%2019200117.JPG>